

d'une génération plus récente » dont M. Antoine craint « de n'être pas le serviteur suffisamment compréhensif et zélé » ! Attendons à la saison prochaine pour en être sûr.

Gémier, est-il besoin de le dire, fut admirable, Mme Barny le seconda de son mieux. Laroche eut de divins gestes bénisseurs.

AU PROCOPE

De cruelles chansons de M. F.-A. Cazals, qui manie aussi élégamment l'ironie que le crayon, de tendres vers de M. Gabriel Soulages, dont une *Chanson Romantique*, dite avec un étrange et chaud accent, enthousiasma particulièrement l'auditoire, des strophes macabres de M. Dufour, un continuateur de Tristan Corbière et du comte de Lautréamont, des poèmes inédits de Villiers de L'Isle-Adam, rendus d'originale façon par Mme Leroy, enfin une « scénette de la vie de Bohême » : *Il pleut des Carottes*, de M. Jean Dayros, un humoriste d'avenir, que nous complimenterons sincèrement ainsi que ses co-interprètes, tel est, au bilan résumé de cette intéressante société, l'actif gros de promesses fourni par la première soirée qu'elle donna en ses salons du vieux café Procope, non sans succès.

GASTON DANVILLE.

MUSIQUE

Les Chanteurs de Saint-Gervais ont donné leur concert annuel de musique vocale ancienne, le 29 mai, sous la direction de leur chef, M. Charles Bordes. Le programme était des plus attachants. Au début, l'épithalame à 3 chœurs

Hans und Gueter erbet man von Eltern de Heinrich Schutz, — puis le récit et le duo de la « Cantate pour tous les temps » de J.-S. Bach : « J'avais de l'Ombre plein le cœur », que Mlle Blanc a chanté le mieux du monde, et M. Challet de la plus insupportable façon.

L'intérêt capital de cette séance me semble avoir été dans l'audition des compositions profanes de Palestrina et de Roland de Lassus. Le Madrigal à 4 voix du premier m'a semblé plus mièvre que délicat, et l'impression qu'il produit est d'une œuvre plutôt artificielle... Combien l'attrait des « cinq chansons françaises » de Roland de Lassus était plus vif. M. Ch. Bordes les a choisies avec le souci très probable de faire goûter à son auditoire la souplesse de style du vieux maître, et d'en faire admirer la sensibilité précieuse. La chanson :

*Quand mon mary vient de dehors,
Ma rente est d'être battu,*

est d'un tour naïf tout à fait exquis. L'emploi de deux thèmes alternant d'un vers à l'autre :

*J'ay grand peur qu'il ne me tue,
C'est un faux vilain jaloux,*

pour en illustrer très exactement l'expression de crainte ou de colère, colore cette composition de vie intense.

Peut-être la volonté de décor qui est dans cette autre chanson :

*Puis le jour luisant
Au labour duisant
Sa lueur expose,
Et d'un tein divers,
Ce grand univers
Tapisse et compose.*

a-t-elle séduit quelques auditeurs ? J'en serais moins absolu partisan, car la « recherche » y est trop évidente pour ne pas nuire aux qualités d'émotion qui font l'artiste.

M. Ch. Bordès nous a fait entendre *Le Berger Fidèle*, cantate « a camera » pour soprano avec accompagnement de deux violons, clavecin et basse, de J.-Ph. Rameau. C'est une œuvre brillante et fraîche, qu'il est intéressant d'avoir remise en partition et montée. Elle doit peut-être de paraître vive à l'ordonnance habile des morceaux. Ils se succèdent de façon à ménager des antithèses qui surprennent aisément l'oreille, mais sans aller au-delà, ni toucher l'âme par le pathétique, ou aucune des qualités dramatiques propres à l'émouvoir.

Rameau est là tout entier, alerte et fin. Et, autour de lui, on perçoit, réveillées, les mille influences qui dirigeaient son petit génie. Il se soumettait à leur contrainte légère avec une grâce étourdie qu'on ne reconnaît plus dans ses œuvres postérieures. Et si, comme le remarque M. Julien Tiersot, « la tendance dramatique du musicien s'y révèle », ce n'est que très faiblement, en vérité.

A défaut de cette insouciance qu'il crut indigne de laisser transparaître dans ses compositions — et qui me semble s'y traduire en grâce ! — Rameau, qui était un délicat « petit chanteur », a voulu se grandir jusqu'à l'expression héroïque : l'« Air de Thésée » d'*Hippolyte et Aricie*, est une page démesurément longue et froide à la mort.

M. Diemer a joué au clavecin des morceaux propres à faire valoir ses qualités indiscutables de virtuose.

Le Rappel des Oiseaux de Rameau et les *Papillons* de Couperin, et, de même, la sonate pour violon et clavecin de Leclair, — sont de simples exercices de doigts. On y chercherait en vain autre chose. Et il y a longtemps que M. Diemer ne fait plus de fautes.

Les cris de Paris, de Clément Jannequin, c'est, sous le nom de « chanson à 4 voix », une fantaisie chorale des plus gaies qu'on puisse entendre, sur les bruits de la rue.

Les Chanteurs de Saint-Gervais ont encore interprété des chansons de Josquin des Prés, Pierre de la Rue et Loyset Compère, — et je rends justice à la sûreté de leur exécution.

§

A la Bodinière, Mme Eugénie Dietz a donné une seconde audition applaudie d'œuvres de Schumann. J'ai dit le talent de l'interprète, et sur l'auteur...

M. Georges Vanor avait fait sur l'auteur de *Kreisleriana* une conférence que j'ai eu la mauvaise fortune de ne pas entendre.

§

On a parlé de concerts qui, pendant la prochaine saison, seraient donnés en matinée à l'Opéra, pour faire connaître les jeunes musiciens. Lesquels ? Tout est là.

§

Le *Colloque sentimental*, de Paul Verlaine :

Dans le vieux parc solitaire et glacé

Deux formes ont tout à l'heure passé,

a inspiré à M. Gabriel Fabre une des plus impressionnantes compositions qu'il ait écrites. Les deux voix — celle du Présent qui supplie et l'autre, que le Passé fait dure et froide — revivent, chacune close dans un thème sévère et simple. L'un écoute l'autre qui pleure, et surgit irrémédiablement triste et s'apaise dans un décor de silence :

— Qu'il était bleu le ciel, et grand l'espoir !

— L'espoir a fui, vaincu, vers le ciel noir !

Tels ils marchaient dans les avoines folles,

Et la nuit seule entendit leurs paroles.

Le *Colloque sentimental* a paru chez l'éditeur Tellier.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES LIVRES

Mes Communions, par GEORGES EEKHOU (Bruxelles, Kistemackers). — Ce recueil de contes et de nouvelles, qui sentent le natal terroir, forme un livre admirable de conviction et de révolte. Lorsqu'il parle des souffrances plébéiennes, il semble que M. Eekhoud ne parle pas, comme tant d'autres, du *dehors*. Il n'est pas étranger à ceux-là qui sont ses héros. Sa voix est persuasive et impressionne avec violence. Les douleurs qu'il décrit sont ses douleurs ; les espoirs, ses espoirs ; les résignations font sa révolte concentrée et d'autant plus terrible. Ce n'est plus par une opération factice de son vouloir qu'il s'est assimilé à des vagabonds, à des truands, à des *las d'aller*, comme il dit : si, tout d'abord, il s'était intéressé à eux à cause de leur noble attitude à l'écart des règles de la vie sociale, après être venu à eux, impartial dilettante de difformités et de vices, il s'est mis à les comprendre, à les aimer, à peiner de leurs maux et à jouir de leurs rares joies.